

Georges Perec

Les choses



POCKET

GEORGES PEREC

Georges Perec est né à Paris le 7 mars 1936 de parents juifs polonais. Son enfance, marquée par la mort de son père à la guerre de 1940 et de sa mère, déportée, se déroule au sein de sa famille paternelle. Il abandonne ses études de lettres et de psychologie en 1954 pour une carrière littéraire qui débute véritablement dix ans plus tard avec la publication des *Choses* et de *Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?*, en 1966. Il rejoint l'OuLiPo, l'atelier d'écriture expérimentale de Raymond Queneau et publie, en 1967, *Un homme qui dort*, puis, en 1969, *La disparition*, son célèbre roman écrit sans la lettre e. Auteur de textes empreints de sociologie et de psychanalyse, comme *La boutique obscure* et *Espèces d'espaces*, Georges Perec tentera également d'élaborer une grande œuvre autobiographique qu'il ne terminera jamais, mais que l'on retrouve dans *W ou le souvenir d'enfance* et *Je me souviens*, un texte où, avec le roman majeur qu'est *La vie mode d'emploi*, prix Médicis 1978, cet écrivain passionné du quotidien cherche à dresser l'inventaire du monde réel.

Georges Perec est mort à Ivry en 1982.

LES CHOSES

GEORGES PEREC

LES CHOSES

une histoire des années soixante

JULLIARD



Pocket, une marque d'Univers Poche,
est un éditeur qui s'engage pour la
préservation de son environnement et
qui utilise du papier fabriqué à partir
de bois provenant de forêts gérées de
manière responsable.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© René Julliard, 1965.
ISBN 978-2-266-17012-3

A Denis Buffard

Incalculable are the benefits civilization has brought us, incommensurable the productive power of all classes of riches originated by the inventions and discoveries of science. Inconceivable the marvellous creations of the human sex in order to make men more happy, more free, and more perfect. Without parallel the crystalline and fecund fountains of the new life which still remains closed to the thirsty lips of the people who follow in their griping and bestial tasks.

Malcolm LOWRY.

PREMIÈRE PARTIE

1

L'œil, d'abord, glisserait sur la moquette grise d'un long corridor, haut et étroit. Les murs seraient des placards de bois clair, dont les ferrures de cuivre luiraient. Trois gravures, représentant l'une Thunderbird, vainqueur à Epsom, l'autre un navire à aubes, le *Ville-de-Montereau*, la troisième une locomotive de Stephenson, mèneraient à une tenture de cuir, retenue par de gros anneaux de bois noir veiné, et qu'un simple geste suffirait à faire glisser. La moquette, alors, laisserait place à un parquet presque jaune, que trois tapis aux couleurs éteintes recouvriraient partiellement.

Ce serait une salle de séjour, longue de sept mètres environ, large de trois. A gauche, dans une sorte d'alcôve, un gros divan de cuir noir fatigué serait flanqué de deux bibliothèques en merisier pâle où des livres s'entasseraient pêle-mêle. Au-dessus du divan, un portulan occuperait toute la longueur du panneau. Au-delà d'une petite

table basse, sous un tapis de prière en soie, accroché au mur par trois clous de cuivre à grosses têtes, et qui ferait pendant à la tenture de cuir, un autre divan, perpendiculaire au premier, recouvert de velours brun clair, conduirait à un petit meuble haut sur pieds, laqué de rouge sombre, garni de trois étagères qui supporteraient des bibelots : des agates et des œufs de pierre, des boîtes à priser, des bonbonnières, des cendriers de jade, une coquille de nacre, une montre de gousset en argent, un verre taillé, une pyramide de cristal, une miniature dans un cadre ovale. Puis loin, après une porte capitonnée, des rayonnages superposés, faisant le coin, contiendraient des coffrets et des disques, à côté d'un électrophone fermé dont on n'apercevrait que quatre boutons d'acier guilloché, et que surmonterait une gravure représentant le *Grand Défilé de la fête du Carrousel*. De la fenêtre, garnie de rideaux blancs et bruns imitant la toile de Jouy, on découvrirait quelques arbres, un parc minuscule, un bout de rue. Un secrétaire à rideau encombré de papiers, de plumiers, s'accompagnerait d'un petit fauteuil canné. Une athénienne supporterait un téléphone, un agenda de cuir, un bloc-notes. Puis, au-delà d'une autre porte, après une bibliothèque pivotante, basse et carrée, surmontée d'un grand vase cylindrique à décor bleu, rem-

pli de roses jaunes, et que surplomberait une glace oblongue sertie dans un cadre d'acajou, une table étroite, garnie de deux banquettes tendues d'écossais, ramènerait à la tenture de cuir.

Tout serait brun, ocre, fauve, jaune : un univers de couleurs un peu passées, aux tons soigneusement, presque précieusement dosés, au milieu desquelles surprendraient quelques taches plus claires, l'orange presque criard d'un coussin, quelques volumes bariolés perdus dans les reliures. En plein jour, la lumière, entrant à flots, rendrait cette pièce un peu triste, malgré les roses. Ce serait une pièce du soir. Alors, l'hiver, rideaux tirés, avec quelques points de lumière – le coin des bibliothèques, la discothèque, le secrétaire, la table basse entre les deux canapés, les vagues reflets dans le miroir – et les grandes zones d'ombres où brilleraient toutes les choses, le bois poli, la soie lourde et riche, le cristal taillé, le cuir assoupli, elle serait havre de paix, terre de bonheur.

La première porte ouvrirait sur une chambre, au plancher recouvert d'une moquette claire. Un grand lit anglais en occuperait tout le fond. A droite, de chaque côté de la fenêtre, deux étagères étroites et hautes contiendraient quelques livres inlas-

sablement repris, des albums, des jeux de cartes, des pots, des colliers, des pacotilles. A gauche, une vieille armoire de chêne et deux valets de bois et de cuivre feraient face à un petit fauteuil crapaud tendu d'une soie grise finement rayée et à une coiffeuse. Une porte entrouverte, donnant sur une salle de bains, découvrirait d'épais peignoirs de bain, des robinets de cuivre en col de cygne, un grand miroir orientable, une paire de rasoirs anglais et leur fourreau de cuir vert, des flacons, des brosses à manche de corne, des éponges. Les murs de la chambre seraient tendus d'indienne; le lit serait recouvert d'un plaid écossais. Une table de chevet, ceinturée sur trois faces d'une galerie de cuivre ajourée, supporterait un chandelier d'argent surmonté d'un abat-jour de soie gris très pâle, une pendulette quadrangulaire, une rose dans un verre à pied et, sur sa tablette inférieure, des journaux pliés, quelques revues. Plus loin, au pied du lit, il y aurait un gros pouf de cuir naturel. Aux fenêtres, les rideaux de voile glisseraient sur des tringles de cuivre; les doubles rideaux, gris, en lainage épais, seraient à moitié tirés. Dans la pénombre, la pièce serait encore claire. Au mur, au-dessus du lit préparé pour la nuit, entre deux petites lampes alsaciennes, l'étonnante photographie, noire et blanche, étroite et longue, d'un

oiseau en plein ciel, surprendrait par sa perfection un peu formelle.

La seconde porte découvrirait un bureau. Les murs, de haut en bas, seraient tapissés de livres et de revues, avec, çà et là, pour rompre la succession des reliures et des brochages, quelques gravures, des dessins, des photographies – le *Saint Jérôme* d'Antonello de Messine, un détail du *Triomphe de saint Georges*, une prison du Piranese, un portrait de Ingres, un petit paysage à la plume de Klee, une photographie bistrée de Renan dans son cabinet de travail au Collège de France, un grand magasin de Steinberg, le *Mélanchthon* de Cranach – fixés sur des panneaux de bois encastrés dans les étagères. Un peu à gauche de la fenêtre et légèrement en biais, une longue table lorraine serait couverte d'un grand buvard rouge. Des sébilles de bois, de longs plumiers, des pots de toutes sortes contiendraient des crayons, des trombones, des agrafes, des cavaliers. Une brique de verre servirait de cendrier. Une boîte ronde, en cuir noir, décorée d'arabesques à l'or fin, serait remplie de cigarettes. La lumière viendrait d'une vieille lampe de bureau, malaisément orientable, garnie d'un abat-jour d'opaline verte en forme de visière. De chaque côté de la table, se faisant presque face, il y aurait deux fau-

teuils de bois et de cuir, à hauts dossiers. Plus à gauche encore, le long du mur, une table étroite déborderait de livres. Un fauteuil-club de cuir vert bouteille mènerait à des classeurs métalliques gris, à des fichiers de bois clair. Une troisième table, plus petite encore, supporterait une lampe suédoise et une machine à écrire recouverte d'une housse de toile cirée. Tout au fond, il y aurait un lit étroit, tendu de velours outremer, garni de coussins de toutes couleurs. Un trépied de bois peint, presque au centre de la pièce, porterait une mappemonde de maillechort et de carton bouilli, naïvement illustrée, faussement ancienne. Derrière le bureau, à demi masqué par le rideau rouge de la fenêtre, un escabeau de bois ciré pourrait glisser le long d'une rampe de cuivre qui ferait le tour de la pièce.

La vie, là, serait facile, serait simple. Toutes les obligations, tous les problèmes qu'implique la vie matérielle trouveraient une solution naturelle. Une femme de ménage serait là chaque matin. On viendrait livrer, chaque quinzaine, le vin, l'huile, le sucre. Il y aurait une cuisine vaste et claire, avec des carreaux bleus armoriés, trois assiettes de faïence décorées d'arabesques jaunes, à reflets métalliques, des placards partout, une belle table de bois blanc

au centre, des tabourets, des bancs. Il serait agréable de venir s'y asseoir, chaque matin, après une douche, à peine habillé. Il y aurait sur la table un gros beurrier de grès, des pots de marmelade, du miel, des toasts, des pamplemousses coupés en deux. Il serait tôt. Ce serait le début d'une longue journée de mai.

Ils décachetteraient leur courrier, ils ouvriraient les journaux. Ils allumeraient une première cigarette. Ils sortiraient. Leur travail ne les retiendrait que quelques heures, le matin. Ils se retrouveraient pour déjeuner, d'un sandwich ou d'une grillade, selon leur humeur; ils prendraient un café à une terrasse, puis rentreraient chez eux, à pied, lentement.

Leur appartement serait rarement en ordre mais son désordre même serait son plus grand charme. Ils s'en occuperaient à peine : ils y vivraient. Le confort ambiant leur semblerait un fait acquis, une donnée initiale, un état de leur nature. Leur vigilance serait ailleurs : dans le livre qu'ils ouvriraient, dans le texte qu'ils écriraient, dans le disque qu'ils écouterait, dans leur dialogue chaque jour renoué. Ils travailleraient longtemps. Puis ils dîneraient ou sortiraient dîner; ils retrouveraient leurs amis; ils se promèneraient ensemble.

Il leur semblerait parfois qu'une vie entière pourrait harmonieusement s'écouler entre ces murs couverts de livres, entre ces objets si parfaitement domestiqués qu'ils auraient fini par les croire de tout temps créés à leur unique usage, entre ces choses belles et simples, douces, lumineuses. Mais ils ne s'y sentiraient pas enchaînés : certains jours, ils iraient à l'aventure. Nul projet ne leur serait impossible. Ils ne connaîtraient pas la rancœur, ni l'amertume ni l'envie. Car leurs moyens et leurs désirs s'accorderaient en tous points, en tout temps. Ils appelleraient cet équilibre bonheur et sauraient, par leur liberté, par leur sagesse, par leur culture, le préserver, le découvrir à chaque instant de leur vie commune.

Ils auraient aimé être riches. Ils croyaient qu'ils auraient su l'être. Ils auraient su s'habiller, regarder, sourire comme des gens riches. Ils auraient eu le tact, la discrétion nécessaires. Ils auraient oublié leur richesse, auraient su ne pas l'étaler. Ils ne s'en seraient pas glorifiés. Ils l'auraient respirée. Leurs plaisirs auraient été intenses. Ils auraient aimé marcher, flâner, choisir, apprécier. Ils auraient aimé vivre. Leur vie aurait été un art de vivre.

Ces choses-là ne sont pas faciles, au contraire. Pour ce jeune couple, qui n'était pas riche, mais qui désirait l'être, simplement parce qu'il n'était pas pauvre, il n'existait pas de situation plus inconfortable. Ils n'avaient que ce qu'ils méritaient d'avoir. Ils étaient renvoyés, alors que déjà ils rêvaient d'espace, de lumière, de silence, à la réalité, même pas sinistre, mais simplement rétrécie – et c'était peut-être

pire –, de leur logement exigü, de leurs repas quotidiens, de leurs vacances chétives. C'était ce qui correspondait à leur situation économique, à leur position sociale. C'était leur réalité, et ils n'en avaient pas d'autre. Mais il existait, à côté d'eux, tout autour d'eux, tout au long des rues où ils ne pouvaient pas ne pas marcher, les offres fallacieuses, et si chaleureuses pourtant, des antiquaires, des épiciers, des papetiers. Du Palais-Royal à Saint-Germain, du Champ-de-Mars à l'Etoile, du Luxembourg à Montparnasse, de l'île Saint-Louis au Marais, des Ternes à l'Opéra, de la Madeleine au parc Monceau, Paris entier était une perpétuelle tentation. Ils brûlaient d'y succomber, avec ivresse, tout de suite et à jamais. Mais l'horizon de leurs désirs était impitoyablement bouché; leurs grandes rêveries impossibles n'appartenaient qu'à l'utopie.

Ils vivaient dans un appartement minuscule et charmant, au plafond bas, qui donnait sur un jardin. Et se souvenant de leur chambre de bonne – un couloir sombre et étroit, surchauffé, aux odeurs tenaces – ils y vécurent d'abord dans une sorte d'ivresse, renouvelée chaque matin par le pépiement des oiseaux. Ils ouvraient les fenêtres, et, pendant de longues minutes, parfaitement heureux, ils regardaient leur

cour. La maison était vieille, non point croulante encore, mais vétuste, lézardée. Les couloirs et les escaliers étaient étroits et sales, suintants d'humidité, imprégnés de fumées graisseuses. Mais entre deux grands arbres et cinq jardinets minuscules, de formes irrégulières, pour la plupart à l'abandon, mais riches de gazon rare, de fleurs en pots, de buissons, de statues naïves même, circulait une allée de gros pavés irréguliers, qui donnait au tout un air de campagne. C'était l'un de ces rares endroits à Paris où il pouvait arriver, certains jours d'automne, après la pluie, que montât du sol une odeur, presque puissante, de forêt, d'humus, de feuilles pourrissantes.

Jamais ces charmes ne les lassèrent et ils y demeurèrent toujours aussi spontanément sensibles qu'aux premiers jours, mais il devint évident, après quelques mois d'une trop insouciant allégresse, qu'ils ne sauraient suffire à leur faire oublier les défauts de leur demeure. Habitué à vivre dans des chambres insalubres où ils ne faisaient que dormir, et à passer leurs journées dans des cafés, il leur fallut longtemps pour s'apercevoir que les fonctions les plus banales de la vie de tous les jours – dormir, manger, lire, bavarder, se laver – exigeaient chacune un espace spécifique, dont l'absence notoire commença dès lors à se faire sentir. Ils se consolèrent de leur

mieux, se félicitant de l'excellence du quartier, de la proximité de la rue Mouffetard et du Jardin des Plantes, du calme de la rue, du cachet de leurs plafonds bas, et de la splendeur des arbres et de la cour tout au long des saisons; mais, à l'intérieur, tout commençait à crouler sous l'amoncellement des objets, des meubles, des livres, des assiettes, des paperasses, des bouteilles vides. Une guerre d'usure commençait dont ils ne sortiraient jamais vainqueurs.

Pour une superficie totale de trente-cinq mètres carrés, qu'ils n'osèrent jamais vérifier, leur appartement se composait d'une entrée minuscule, d'une cuisine exiguë, dont une moitié avait été aménagée en salle d'eau, d'une chambre aux dimensions modestes, d'une pièce à tout faire – bibliothèque, salle de séjour ou de travail, chambre d'amis – et d'un coin mal défini, à mi-chemin du cagibi et du corridor, où parvenaient à prendre place un réfrigérateur de petit format, un chauffe-eau électrique, une penderie de fortune, une table, où ils prenaient leurs repas, et un coffre à linge sale qui leur servait également de banc.

Certains jours l'absence d'espace devenait tyrannique. Ils étouffaient. Mais ils avaient beau reculer les limites de leurs deux pièces, abattre des murs, susciter des couloirs, des placards, des dégagements,

imaginer des penderies modèles, annexer en rêve les appartements voisins, ils finissaient toujours par se retrouver dans ce qui était leur lot, leur seul lot : trente-cinq mètres carrés.

Des arrangements judicieux auraient sans doute été possibles : une cloison pouvait sauter, libérant un vaste coin mal utilisé, un meuble trop gros pouvait être avantageusement remplacé, une série de placards pouvait surgir. Sans doute, alors, pour peu qu'elle fût repeinte, décapée, arrangée avec quelque amour, leur demeure eût-elle été incontestablement charmante, avec sa fenêtre aux rideaux rouges et sa fenêtre aux rideaux verts, avec sa longue table de chêne, un peu branlante, achetée aux Puces, qui occupait toute la longueur d'un panneau, au-dessous de la très belle reproduction d'un portulan, et qu'une petite écritoire à rideau Second Empire, en acajou incrusté de baguettes de cuivre, dont plusieurs manquaient, séparait en deux plans de travail, pour Sylvie à gauche, pour Jérôme à droite, chacun marqué par un même buvard rouge, une même brique de verre, un même pot à crayons; avec son vieux bocal de verre serti d'étain qui avait été transformé en lampe, avec son décalitre à grains en bois déroulé renforcé de métal qui servait de corbeille à papier, avec ses deux fauteuils hétéroclites, ses

chaises paillées, son tabouret de vacher. Et il se serait dégagé de l'ensemble, propre et net, ingénieux, une chaleur amicale, une ambiance sympathique de travail, de vie commune.

Mais la seule perspective des travaux les effrayait. Il leur aurait fallu emprunter, économiser, investir. Ils ne s'y résignaient pas. Le cœur n'y était pas : ils ne pensaient qu'en termes de tout ou rien. La bibliothèque serait de chêne clair ou ne serait pas. Elle n'était pas. Les livres s'empilaient sur deux étagères de bois sale et, sur deux rangs, dans des placards qui n'auraient jamais dû leur être réservés. Pendant trois ans, une prise de courant demeura défectueuse, sans qu'ils se décident à faire venir un électricien, cependant que couraient, sur presque tous les murs, des fils aux épissures grossières et des rallonges disgracieuses. Il leur fallut six mois pour remplacer un cordon de rideaux. Et la plus petite défaillance dans l'entretien quotidien se traduisait en vingt-quatre heures par un désordre que la bienfaisante présence des arbres et des jardins si proches rendait plus insupportable encore.

Le provisoire, le statu quo régnaient en maîtres absolus. Ils n'attendaient plus qu'un miracle. Ils auraient fait venir les architectes, les entrepreneurs, les maçons, les plombiers, les tapissiers, les peintres. Ils

seraient partis en croisière et auraient trouvé, à leur retour, un appartement transformé, aménagé, remis à neuf, un appartement modèle, merveilleusement agrandi, plein de détails à sa mesure, des cloisons amovibles, des portes coulissantes, un moyen de chauffage efficace et discret, une installation électrique invisible, un mobilier de bon aloi.

Mais entre ces rêveries trop grandes, auxquelles ils s'abandonnaient avec une complaisance étrange, et la nullité de leurs actions réelles, nul projet rationnel, qui aurait conseillé les nécessités objectives et leurs possibilités financières, ne venait s'insérer. L'immensité de leurs désirs les paralysait.

Cette absence de simplicité, de lucidité presque, était caractéristique. L'aisance – c'est sans doute ceci qui était le plus grave – leur faisait cruellement défaut. Non pas l'aisance matérielle, objective, mais une certaine désinvolture, une certaine décontraction. Ils avaient tendance à être excités, crispés, avides, presque jaloux. Leur amour du bien-être, du mieux-être, se traduisait le plus souvent par un prosélytisme bête : alors ils discouraient longtemps, eux et leurs amis, sur le génie d'une pipe ou d'une table basse, ils en faisaient des objets d'art, des pièces de musée. Ils s'enthousias-

chaises paillées, son tabouret de vacher. Et il se serait dégagé de l'ensemble, propre et net, ingénieux, une chaleur amicale, une ambiance sympathique de travail, de vie commune.

Mais la seule perspective des travaux les effrayait. Il leur aurait fallu emprunter, économiser, investir. Ils ne s'y résignaient pas. Le cœur n'y était pas : ils ne pensaient qu'en termes de tout ou rien. La bibliothèque serait de chêne clair ou ne serait pas. Elle n'était pas. Les livres s'empilaient sur deux étagères de bois sale et, sur deux rangs, dans des placards qui n'auraient jamais dû leur être réservés. Pendant trois ans, une prise de courant demeura défectueuse, sans qu'ils se décident à faire venir un électricien, cependant que couraient, sur presque tous les murs, des fils aux épissures grossières et des rallonges disgracieuses. Il leur fallut six mois pour remplacer un cordon de rideaux. Et la plus petite défaillance dans l'entretien quotidien se traduisait en vingt-quatre heures par un désordre que la bienfaisante présence des arbres et des jardins si proches rendait plus insupportable encore.

Le provisoire, le statu quo régnaient en maîtres absolus. Ils n'attendaient plus qu'un miracle. Ils auraient fait venir les architectes, les entrepreneurs, les maçons, les plombiers, les tapissiers, les peintres. Ils

seraient partis en croisière et auraient trouvé, à leur retour, un appartement transformé, aménagé, remis à neuf, un appartement modèle, merveilleusement agrandi, plein de détails à sa mesure, des cloisons amovibles, des portes coulissantes, un moyen de chauffage efficace et discret, une installation électrique invisible, un mobilier de bon aloi.

Mais entre ces rêveries trop grandes, auxquelles ils s'abandonnaient avec une complaisance étrange, et la nullité de leurs actions réelles, nul projet rationnel, qui aurait conseillé les nécessités objectives et leurs possibilités financières, ne venait s'insérer. L'immensité de leurs désirs les paralysait.

Cette absence de simplicité, de lucidité presque, était caractéristique. L'aisance – c'est sans doute ceci qui était le plus grave – leur faisait cruellement défaut. Non pas l'aisance matérielle, objective, mais une certaine désinvolture, une certaine décontraction. Ils avaient tendance à être excités, crispés, avides, presque jaloux. Leur amour du bien-être, du mieux-être, se traduisait le plus souvent par un prosélytisme bête : alors ils discouraient longtemps, eux et leurs amis, sur le génie d'une pipe ou d'une table basse, ils en faisaient des objets d'art, des pièces de musée. Ils s'enthousias-

maient pour une valise – ces valises minuscules, extraordinairement plates, en cuir noir légèrement grenu, que l'on voit en vitrine dans les magasins de la Madeleine, et qui semblent concentrer en elles tous les plaisirs supposés des voyages éclair, à New York ou à Londres. Ils traversaient Paris pour aller voir un fauteuil qu'on leur avait dit parfait. Et même, connaissant leurs classiques, ils hésitaient parfois à mettre un vêtement neuf, tant il leur semblait important, pour l'excellence de son allure, qu'il ait d'abord été porté trois fois. Mais les gestes, un peu sacralisés, qu'ils avaient pour s'enthousiasmer devant la vitrine d'un tailleur, d'une modiste ou d'un chausseur, ne parvenaient le plus souvent qu'à les rendre un peu ridicules.

Peut-être étaient-ils trop marqués par leur passé (et pas seulement eux, d'ailleurs, mais leurs amis, leurs collègues, les gens de leur âge, le monde dans lequel ils trempaient). Peut-être étaient-ils d'emblée trop voraces : ils voulaient aller trop vite. Il aurait fallu que le monde, les choses, de tout temps leur appartiennent, et ils y auraient multiplié les signes de leur possession. Mais ils étaient condamnés à la conquête : ils pouvaient devenir de plus en plus riches ; ils ne pouvaient faire qu'ils l'aient toujours été. Ils auraient aimé vivre dans le confort, dans la beauté. Mais ils

s'exclamaient, ils admiraient, c'était la preuve la plus sûre qu'ils n'y étaient pas. La tradition – au sens le plus méprisable du terme, peut-être – leur manquait, l'évidence, la jouissance vraie, implicite et immanente, celle qui s'accompagne d'un bonheur du corps, alors que leur plaisir était cérébral. Trop souvent, ils n'aimaient, dans ce qu'ils appelaient le luxe, que l'argent qu'il y avait derrière. Ils succombaient aux signes de la richesse : ils aimaient la richesse avant d'aimer la vie.

Leurs premières sorties hors du monde estudiantin, leurs premières incursions dans cet univers des magasins de luxe qui n'allait pas tarder à devenir leur Terre Promise, furent, de ce point de vue, particulièrement révélatrices. Leur goût encore ambigu, leur scrupule trop tatillon, leur manque d'expérience, leur respect un peu borné de ce qu'ils croyaient être les mornes du vrai bon goût, leur valurent quelques fausses notes, quelques humiliations. Il put sembler un moment que le modèle vestimentaire sur lequel s'alignaient Jérôme et ses amis était, non pas le gentleman anglais, mais la très continentale caricature qu'en offre un émigré de fraîche date aux appointements modestes. Et le jour où Jérôme acheta ses premières chaussures britanniques, il prit soin, après les avoir longuement frottées, par petites

applications concentriques délicatement appuyées, avec un chiffon de laine légèrement enduit d'un cirage de qualité supérieure, de les exposer au soleil, où elles étaient censées acquérir au plus vite une patine exceptionnelle. C'était, hélas, avec une paire de mocassins à forte tige et à semelles de crêpe qu'il se refusait obstinément à porter, sa seule paire de chaussures : il en abusa, les traîna dans des chemins défoncés, et les détruisit en un peu moins de sept mois.

Puis, l'âge aidant, à la faveur des expériences accumulées, il apparut qu'ils prenaient un peu de champ à l'égard de leurs ferveurs les plus exacerbées. Ils surent attendre, et s'habituer. Leur goût se forma lentement, plus sûr, plus pondéré. Leurs désirs eurent le temps de mûrir; leur convoitise devint moins hargneuse. Lorsque, se promenant aux abords de Paris, ils s'arrêtaient chez les antiquaires de village, ils ne se précipitaient plus vers les assiettes de faïence, vers les chaises d'église, vers les bonbonnes de verre soufflé, vers les chandeliers de cuivre. Certes, il y avait encore, dans l'image un peu statique qu'ils se faisaient de la maison modèle, du confort parfait, de la vie heureuse, beaucoup de naïvetés, beaucoup de complaisances : ils

aimaient avec force ces objets que le seul goût du jour disait beaux : ces fausses images d'Epinal, ces gravures à l'anglaise, ces agates, ces verres filés, ces pacotilles néo-barbares, ces bricoles para-scientifiques, qu'en un rien de temps ils retrouvaient à toutes les devantures de la rue Jacob, de la rue Visconti. Ils rêvaient encore de les posséder; ils auraient assouvi ce besoin immédiat, évident, d'être à la page, de passer pour connaisseurs. Mais cette outrance mimétique avait de moins en moins d'importance, et il leur était agréable de penser que l'image qu'ils se faisaient de la vie s'était lentement débarrassée de tout ce qu'elle pouvait avoir d'agressif, de clinquant, de puéril parfois. Ils avaient brûlé ce qu'ils avaient adoré : les miroirs de sorcière, les billots, les stupides petits mobiles, les radiomètres, les cailloutis multicolores, les panneaux de jute agrémentés de paraphes à la Mathieu. Il leur semblait qu'ils maîtrisaient de plus en plus leurs désirs : ils savaient ce qu'ils voulaient; ils avaient des idées claires. Ils savaient ce que seraient leur bonheur, leur liberté.

Et pourtant, ils se trompaient; ils étaient en train de se perdre. Déjà, ils commençaient à se sentir entraînés le long d'un chemin dont ils ne connaissaient ni les

détours ni l'aboutissement. Il leur arrivait d'avoir peur. Mais, le plus souvent, ils n'étaient qu'impatients : ils se sentaient prêts ; ils étaient disponibles : ils attendaient de vivre, ils attendaient l'argent.

Jérôme avait vingt-quatre ans. Sylvie en avait vingt-deux. Ils étaient tous deux psychosociologues. Ce travail, qui n'était pas exactement un métier, ni même une profession, consistait à interviewer des gens, selon diverses techniques, sur des sujets variés. C'était un travail difficile, qui exigeait, pour le moins, une forte concentration nerveuse, mais il ne manquait pas d'intérêt, était relativement bien payé, et leur laissait un temps libre appréciable.

Comme presque tous leurs collègues, Jérôme et Sylvie étaient devenus psychosociologues par nécessité, non par choix. Nul ne sait d'ailleurs où les aurait menés le libre développement d'inclinations tout à fait indolentes. L'histoire, là encore, avait choisi pour eux. Ils auraient aimé, certes, comme tout le monde, se consacrer à quelque chose, sentir en eux un besoin puis-

sant, qu'ils auraient appelé vocation, une ambition qui les aurait soulevés, une passion qui les aurait comblés. Hélas, ils ne s'en connaissaient qu'une : celle du mieux-vivre, et elle les épuisait. Etudiants, la perspective d'une pauvre licence, d'un poste à Nogent-sur-Seine, à Château-Thierry ou à Etampes, et d'un salaire petit, les épouvanta au point qu'à peine se furent-ils rencontrés – Jérôme avait alors vingt et un ans, Sylvie dix-neuf – ils abandonnèrent, sans presque avoir besoin de se concerter, des études qu'ils n'avaient jamais vraiment commencées. Le désir de savoir ne les dévorait pas; beaucoup plus humblement, et sans se dissimuler qu'ils avaient sans doute tort, et que, tôt ou tard, viendrait le jour où ils le regretteraient, ils ressentaient le besoin d'une chambre un peu plus grande, d'eau courante, d'une douche, de repas plus variés, ou simplement plus copieux que ceux des restaurants universitaires, d'une voiture peut-être, de disques, de vacances, de vêtements.

Depuis plusieurs années déjà, les études de motivation avaient fait leur apparition en France. Cette année-là, elles étaient encore en pleine expansion. De nouvelles agences se créaient chaque mois, à partir de rien, ou presque. On y trouvait facilement du travail. Il s'agissait, la plupart du

temps, d'aller dans les jardins publics, à la sortie des écoles, ou dans les H.L.M. de banlieue, demander à des mères de famille si elles avaient remarqué quelque publicité récente, et ce qu'elles en pensaient. Ces sondages-express, appelés testings ou enquêtes-minute, étaient payés cent francs. C'était peu, mais c'était mieux que le baby-sitting, que les gardes de nuit, que la plonge, que tous les emplois dérisoires – distribution de propectus, écritures, minutage d'émissions publicitaires, vente à la sauvette, lumpen-tapirat – traditionnellement réservés aux étudiants. Et puis, la jeunesse même des agences, leur stade presque artisanal, la nouveauté des méthodes, la pénurie encore totale d'éléments qualifiés, pouvaient laisser entrevoir l'espoir de promotions rapides, d'ascensions vertigineuses.

Ce n'était pas un mauvais calcul. Ils passèrent quelques mois à administrer des questionnaires. Puis il se trouva un directeur d'agence qui, pressé par le temps, leur fit confiance : ils partirent en province, un magnétophone sous le bras; quelques-uns de leurs compagnons de route, à peine leurs aînés, les initièrent aux techniques, à vrai dire moins difficiles que ce que l'on suppose généralement, des interviews ouvertes et fermées : ils apprirent à faire parler les autres, et à mesurer leurs pro-

pres paroles : ils surent déceler, sous les hésitations embrouillées, sous les silences confus, sous les allusions timides, les chemins qu'il fallait explorer; ils percèrent les secrets de ce « hm » universel, véritable intonation magique, par lequel l'interviewer ponctue le discours de l'interviewé, le met en confiance, le comprend, l'encourage, l'interroge, le menace même parfois.

Leurs résultats furent honorables. Ils continuèrent sur leur lancée. Ils ramassèrent un peu partout des bribes de sociologie, de psychologie, de statistiques; ils assimilèrent le vocabulaire et les signes, les trucs qui faisaient bien : une certaine manière, pour Sylvie, de mettre ou d'enlever ses lunettes, une certaine manière de prendre des notes, de feuilleter un rapport, une certaine manière de parler, d'intercaler dans leurs conversations avec les patrons, sur un ton à peine interrogateur, des locutions du genre de : « ... n'est-ce pas... », « ... je pense peut-être... », « ... dans une certaine mesure... », « ... c'est une question que je pose... », une certaine manière de citer, aux moments opportuns, Wright Mills, William Whyte, ou, mieux encore, Lazarsfeld, Cantril ou Herbert Hyman, dont ils n'avaient pas lu trois pages.

Ils montrèrent pour ces acquisitions strictement nécessaires, qui étaient l'*a b c* du métier, d'excellentes dispositions et, un an

à peine après leurs premiers contacts avec les études de motivation, on leur confia la lourde responsabilité d'une « analyse de contenu » : c'était immédiatement au-dessous de la direction générale d'une étude, obligatoirement réservée à un cadre sédentaire, le poste le plus élevé, donc le plus cher et partant le plus noble, de toute la hiérarchie. Au cours des années qui suivirent, ils ne descendirent plus guère de ces hauteurs.

Et pendant quatre ans, peut-être plus, ils explorèrent, interviewèrent, analysèrent. Pourquoi les aspirateurs-traîneaux se vendent-ils si mal? Que pense-t-on, dans les milieux de modeste extraction, de la chicorée? Aime-t-on la purée toute faite, et pourquoi? Parce qu'elle est légère? Parce qu'elle est onctueuse? Parce qu'elle est si facile à faire : un geste et hop? Trouve-t-on vraiment que les voitures d'enfants sont chères? N'est-on pas toujours prêt à faire un sacrifice pour le confort des petits? Comment votera la Française? Aime-t-on le fromage en tube? Est-on pour ou contre les transports en commun? A quoi fait-on d'abord attention en mangeant un yaourt : à la couleur? à la consistance? au goût? au parfum naturel? Lisez-vous beaucoup, un peu, pas du tout? Allez-vous au restaurant? Aimerez-vous, madame, donner en location votre chambre à un Noir? Que pense-

t-on, franchement, de la retraite des vieux? Que pense la jeunesse? Que pensent les cadres? Que pense la femme de trente ans? Que pensez-vous des vacances? Où passez-vous vos vacances? Aimez-vous les plats surgelés? Combien pensez-vous que ça coûte un briquet comme ça? Quelles qualités demandez-vous à votre matelas? Pouvez-vous me décrire un homme qui aime les pâtes? Que pensez-vous de votre machine à laver? Est-ce que vous en êtes satisfaite? Est-ce qu'elle ne mousse pas trop? Est-ce qu'elle lave bien? Est-ce qu'elle déchire le linge? Est-ce qu'elle sèche le linge? Est-ce que vous préféreriez une machine à laver qui sécherait votre linge aussi? Et la sécurité à la mine, est-elle bien faite, ou pas assez selon vous? (Faire parler le sujet : demandez-lui de raconter des exemples personnels; des choses qu'il a vues; est-ce qu'il a déjà été blessé lui-même? comment ça s'est passé? Et son fils, est-ce qu'il sera mineur comme son père, ou bien quoi?)

Il y eut la lessive, le linge qui sèche, le repassage. Le gaz, l'électricité, le téléphone. Les enfants. Les vêtements et les sous-vêtements. La moutarde. Les soupes en sachets, les soupes en boîtes. Les cheveux : comment les laver, comment les teindre, comment les faire tenir, comment les faire briller. Les étudiants, les ongles, les sirops

pour la toux, les machines à écrire, les engrais, les tracteurs, les loisirs, les cadeaux, la papeterie, le blanc, la politique, les autoroutes, les boissons alcoolisées, les eaux minérales, les fromages et les conserves, les lampes et les rideaux, les assurances, le jardinage.

Rien de ce qui était humain ne leur fut étranger.

Pour la première fois, ils gagnèrent quelque argent. Leur travail ne leur plaisait pas : aurait-il pu leur plaire ? Il ne les ennuyait pas trop non plus. Ils avaient l'impression de beaucoup y apprendre. D'année en année, il les transforma.

Ce furent les grandes heures de leur conquête. Ils n'avaient rien ; ils découvraient les richesses du monde.

Ils avaient longtemps été parfaitement anonymes. Ils étaient vêtus comme des étudiants, c'est-à-dire mal. Sylvie d'une unique jupe, de chandails laids, d'un pantalon de velours, d'un duffle-coat, Jérôme d'une canadienne crasseuse, d'un complet de confection, d'une cravate lamentable. Ils se plongèrent avec ravissement dans la mode anglaise. Ils découvrirent les lainages, les chemisiers de soie, les chemises de Doucet, les cravates en voile, les carrés de soie, le tweed, le lambs-wool, le cashmere, le

vicuna, le cuir et le jersey, le lin, la magistrale hiérarchie des chaussures, enfin, qui mène des Churchs aux Weston, des Weston aux Bunting, et des Bunting aux Lobb.

Leur rêve fut un voyage à Londres. Ils auraient partagé leur temps entre la National Gallery, Saville Row, et certain pub de Church Street dont Jérôme avait gardé le souvenir ému. Mais ils n'étaient pas encore assez riches pour s'y habiller de pied en cap. A Paris, avec le premier argent qu'à la sueur de leur front allégrement ils gagnèrent, Sylvie fit l'emplette d'un corsage en soie tricotée de chez Cornuel, d'un twin-set importé en lambs-wool, d'une jupe droite et stricte, de chaussures en cuir tressé d'une souplesse extrême, et d'un grand carré de soie décoré de paons et de feuillages. Jérôme, bien qu'il aimât encore, à l'occasion, traîner en savates, mal rasé, vêtu de vieilles chemises sans col et d'un pantalon de toile, découvrit, soignant les contrastes, les plaisirs des longues matinées : se baigner, se raser de près, s'asperger d'eau de toilette, enfiler, la peau encore légèrement humide, des chemises complètement blanches, nouer des cravates de laine ou de soie. Il en acheta trois, chez Old England, et aussi une veste de tweed, des chemises en solde, et des chaussures dont il pensait n'avoir pas à rougir.

Puis, ce fut presque une des grandes dates de leur vie, ils découvrirent le marché aux Puces. Des chemises Arrow ou Van Heusen, admirables, à long col boutonnant, alors introuvables à Paris, mais que les comédies américaines commençaient à populariser (du moins parmi cette frange restreinte qui trouve son bonheur dans les comédies américaines), s'y étalaient en pagaille, à côté de trench-coats réputés indestructibles, de jupes, de chemisiers, de robes de soie, de vestes de peau, de mocassins de cuir souple. Ils y allèrent chaque quinzaine, le samedi matin, pendant un an ou plus, fouiller dans les caisses, dans les étals, dans les amas, dans les cartons, dans les parapluies renversés, au milieu d'une cohue de teen-agers à rouflaquettes, d'Algériens vendeurs de montres, de touristes américains qui, sortis des yeux de verre, des huit-reflets et des chevaux de bois du marché Vernaison, erraient, un peu effarés, dans le marché Malik contemplant, à côté des vieux clous, des matelas, des carcasses de machines, des pièces détachées, l'étrange destin des surplus fatigués de leurs plus prestigieux shirtmakers. Et ils ramenaient des vêtements de toutes sortes, enveloppés dans du papier journal, des bibelots, des parapluies, des vieux pots, des sacoches, des disques.

Ils changeaient, ils devenaient autres. Ce n'était pas tellement le besoin, d'ailleurs réel, de se différencier de ceux qu'ils avaient à charge d'interviewer, de les impressionner sans les éblouir. Ni non plus parce qu'ils rencontraient beaucoup de gens, parce qu'ils sortaient, pour toujours, leur semblait-il, des milieux qui avaient été les leurs. Mais l'argent – une telle remarque est forcément banale – suscitait des besoins nouveaux. Ils auraient été surpris de constater, s'ils y avaient un instant réfléchi – mais, ces années-là, ils ne réfléchirent point –, à quel point s'était transformée la vision qu'ils avaient de leur propre corps, et, au-delà, de tout ce qui les concernait, de tout ce qui leur importait, de tout ce qui était en train de devenir leur monde.

Tout était nouveau. Leur sensibilité, leurs goûts, leur place, tout les portait vers des choses qu'ils avaient toujours ignorées. Ils faisaient attention à la manière dont les autres étaient habillés; ils remarquaient aux devantures les meubles, les bibelots, les cravates; ils rêvaient devant les annonces des agents immobiliers. Il leur semblait comprendre des choses dont ils ne s'étaient jamais occupés: il leur était devenu important qu'un quartier, qu'une rue soit triste ou gaie, silencieuse ou

bruyante, déserte ou animée. Rien, jamais, ne les avait préparés à ces préoccupations nouvelles; ils les découvraient, avec candeur, avec enthousiasme, s'émerveillant de leur longue ignorance. Ils ne s'étonnaient pas, ou presque pas, d'y penser presque sans cesse.

Les chemins qu'ils suivaient, les valeurs auxquelles ils s'ouvraient, leurs perspectives, leurs désirs, leurs ambitions, tout cela, il est vrai, leur semblait parfois désespérément vide. Ils ne connaissaient rien qui ne fût fragile ou confus. C'était pourtant leur vie, c'était la source d'exaltations inconnues, plus que grisantes, c'était quelque chose d'immensément, d'intensément ouvert. Ils se disaient parfois que la vie qu'ils mèneraient aurait le charme, la souplesse, la fantaisie des comédies américaines, des génériques de Saül Bass; et des images merveilleuses, lumineuses, de champs de neige immaculés striés de traces de skis, de mer bleue, de soleil, de vertes collines, de feux pétillant dans des cheminées de pierre, d'autoroutes audacieuses, de pullmans, de palaces, les effleuraient comme autant de promesses.

Ils abandonnèrent leur chambre et les restaurants universitaires. Ils trouvèrent à louer, au numéro 7 de la rue de Quatrefoies, en face de la Mosquée, tout près du

Jardin des Plantes, un petit appartement de deux pièces qui donnait sur un joli jardin. Ils eurent envie de moquettes, de tables, de fauteuils, de divans.

Ils firent dans Paris, ces années-là, d'interminables promenades. Ils s'arrêtèrent devant chaque antiquaire. Ils visitèrent les grands magasins, des heures entières, émerveillés, et déjà effrayés, mais sans encore oser se le dire, sans encore oser regarder en face cette espèce d'acharnement minable qui allait devenir leur destin, leur raison d'être, leur mot d'ordre, émerveillés et presque submergés déjà par l'ampleur de leurs besoins, par la richesse étalée, par l'abondance offerte.

Ils découvrirent les petits restaurants des Gobelins, des Ternes, de Saint-Sulpice, les bars déserts où l'on prend plaisir à chuchoter, les week-ends hors de Paris, les grandes promenades en forêt, à l'automne, à Rambouillet, à Vaux, à Compiègne, les joies presque parfaites offertes à l'œil, à l'oreille, au palais.

Et c'est ainsi que, petit à petit, s'insérant dans la réalité d'une façon un peu plus profonde que par le passé où, fils de petits-bourgeois sans envergure, puis étudiants amorphes et indifférenciés, ils n'avaient eu du monde qu'une vision étreinte et superficielle, ils commencèrent

à comprendre ce qu'était un honnête homme.

Cette ultime révélation, qui n'en fut d'ailleurs pas une au sens strict du terme, mais l'aboutissement d'une lente maturation sociale et psychologique dont ils auraient été bien en peine de décrire les états successifs, couronna leur métamorphose.

Avec leurs amis, la vie, souvent, était un tourbillon.

Ils étaient toute une bande, une fine équipe. Ils se connaissaient bien; ils avaient, déteignant les uns sur les autres, des habitudes communes, des goûts, des souvenirs communs. Ils avaient leur vocabulaire, leurs signes, leurs dadas. Trop évolués pour se ressembler parfaitement, mais, sans doute, pas encore assez pour ne pas s'imiter plus ou moins consciemment, ils passaient une grande partie de leur vie en échanges. Ils s'en irritaient souvent; ils s'en amusaient plus souvent encore.

Ils appartenaient, presque tous, aux milieux de la publicité. Certains, pourtant, continuaient, ou s'efforçaient de continuer, de vagues études. Ils s'étaient rencontrés, la plupart du temps, dans les bureaux tape-à-l'œil ou pseudo-fonctionnels des directeurs d'agence. Ils écoutaient ensemble,

en crayonnant agressivement sur leurs buvards, leurs recommandations mesquines et leurs plaisanteries sinistres; leur mépris commun de ces nantis, de ces profiteurs, de ces marchands de soupe, était parfois leur premier terrain d'entente. Mais le plus souvent, ils se sentaient d'abord condamnés à vivre cinq ou six jours ensemble, dans les hôtels tristes des petites villes. A chaque repas pris en commun, ils invitaient l'amitié à s'asseoir. Mais les déjeuners étaient hâtifs et professionnels, les dîners effroyablement lents, à moins que ne jaillisse cette miraculeuse étincelle qui illuminait leurs mines contristées de V.R.P. et leur faisait trouver mémorable cette soirée provinciale, et succulente une terrine quelconque qu'un hôtelier scélérat leur comptait en supplément. Alors, ils oubliaient leurs magnétophones et ils abandonnaient leur ton trop policé de psychologues distingués. Ils s'attardaient à table. Ils parlaient d'eux-mêmes et du monde, de tout et de rien, de leurs goûts, de leurs ambitions. Ils allaient courir la ville à la recherche du seul bar confortable qu'elle se devait de posséder, et jusqu'à une heure avancée de la nuit, devant des whiskies, des fines ou des gin-tonics, ils évoquaient, avec un abandon presque rituel, leurs amours, leurs désirs, leurs voyages, leurs refus, leurs enthousiasmes,

sans s'étonner, mais s'enchantant presque, au contraire, de la ressemblance de leur histoire et de l'identité de leurs points de vue.

Il arrivait que, de cette sympathie première, il n'émergeât rien d'autre que des relations distantes, des coups de téléphone de loin en loin. Il arrivait aussi, moins souvent il est vrai, que naisse de cette rencontre, par hasard ou par désir réciproque, lentement ou moins lentement, une amitié possible qui se développait peu à peu. Ainsi, au fil des années, s'étaient-ils lentement soudés.

Les uns et les autres, ils étaient aisément identifiables. Ils avaient de l'argent, pas trop, mais suffisamment pour n'avoir qu'épisodiquement, à la suite de quelque folie, dont ils n'auraient su dire si elle faisait partie du superflu ou du nécessaire, des finances vraiment déficitaires. Leurs appartements, studios, greniers, deux-pièces de maisons vétustes, dans des quartiers choisis – le Palais-Royal, la Contrescarpe, Saint-Germain, le Luxembourg, Montparnasse –, se ressemblaient : on y retrouvait les mêmes canapés crasseux, les mêmes tables dites rustiques, les mêmes amoncellements de livres et de disques, vieux verres, vieux bocaux, indifféremment remplis de fleurs, de crayons, de menue monnaie,

de cigarettes, de bonbons, de trombones. Ils étaient vêtus, en gros, de la même façon, c'est-à-dire avec ce goût adéquat qui, tant pour les hommes que pour les femmes, fait tout le prix de Madame Express, et par contrecoup, de son époux. D'ailleurs, ils devaient beaucoup à ce couple modèle.

L'Express était sans doute l'hebdomadaire dont ils faisaient le plus grand cas. Ils ne l'aimaient guère, à vrai dire, mais ils l'achetaient, ou, en tout cas, l'empruntant chez l'un ou chez l'autre, le lisaient régulièrement, et même, ils l'avouaient, ils en conservaient fréquemment de vieux numéros. Il leur arrivait plus que souvent de n'être pas d'accord avec sa ligne politique (un jour de saine colère, ils avaient écrit un court pamphlet sur « le style du Lieutenant ») et ils préféraient de loin les analyses du *Monde*, auquel ils étaient unanimement fidèles, ou même les prises de position de *Libération*, qu'ils avaient tendance à trouver sympathique. Mais *l'Express*, et lui seul, correspondait à leur art de vivre; ils retrouvaient en lui, chaque semaine, même s'ils pouvaient à bon droit les juger traves-ties et dénaturées, les préoccupations les plus courantes de leur vie de tous les jours. Il n'était pas rare qu'ils s'en scandalisent. Car, vraiment, en face de ce style où régnaient la fausse distance, les sous-enten-

dus, les mépris cachés, les envies mal digérées, les faux enthousiasmes, les appels du pied, les clins d'œil, en face de cette foire publicitaire qui était tout *l'Express* – sa fin et non son moyen, son aspect le plus nécessaire –, en face de ces petits détails qui changent tout, de ces petits quelque chose de pas cher et de vraiment amusant, en face de ces hommes d'affaires qui comprenaient les vrais problèmes, de ces techniciens qui savaient de quoi ils parlaient et qui le faisaient bien sentir, de ces penseurs audacieux qui, la pipe à la bouche, mettaient enfin au monde le vingtième siècle, en face, en un mot, de cette assemblée de responsables, réunis chaque semaine en forum ou en table ronde, dont le sourire béat donnait à penser qu'ils tenaient encore dans leur main droite les clés d'or des lavabos directoriaux, ils songeaient, immanquablement, répétant le pas très bon jeu de mots qui ouvrait leur pamphlet, qu'il n'était pas certain que *l'Express* fût un journal de gauche, mais qu'il était sans aucun doute possible un journal sinistre. C'était d'ailleurs faux, ils le savaient très bien, mais cela les reconfortait.

Ils ne s'en cachaient pas : ils étaient des gens pour *l'Express*. Ils avaient besoin, sans doute, que leur liberté, leur intelligence, leur gaieté, leur jeunesse soient, en tout temps, en tous lieux, convenablement

signifiées. Ils le laissaient les prendre en charge, parce que c'était le plus facile, parce que le mépris même qu'ils éprouvaient pour lui le justifiait. Et la violence de leurs réactions n'avait d'égale que leur sujétion : ils feuilletaient le journal en maugréant, ils le froissaient, ils le rejetaient loin d'eux. Ils n'en finissaient plus parfois de s'extasier sur son ignominie. Mais ils le lisaient, c'était un fait, ils s'en imprégnaient.

Où auraient-ils pu trouver plus exact reflet de leurs goûts, de leurs désirs? N'étaient-ils pas jeunes? N'étaient-ils pas riches, modérément? *L'Express* leur offrait tous les signes du confort : les gros peignoirs de bain, les démystifications brillantes, les plages à la mode, la cuisine exotique, les trucs utiles, les analyses intelligentes, le secret des dieux, les petits trous pas chers, les différents sons de cloche, les idées neuves, les petites robes, les plats surgelés, les détails élégants, les scandales bon ton, les conseils de dernière minute.

Ils rêvaient, à mi-voix, de divans Chesterfield. *L'Express* y rêvait avec eux. Ils passaient une grande partie de leurs vacances à courir les ventes de campagne; ils y acquéraient à bon compte des étains, des chaises pailées, des verres qui invitaient à boire, des couteaux à manche de corne, des écuelles patinées dont ils faisaient des cen-

driers précieux. De toutes ces choses, ils en étaient sûrs, *l'Express* avait parlé, ou allait parler.

Au niveau des réalisations, toutefois, ils s'écartaient assez sensiblement des modes d'achat que *l'Express* proposait. Ils n'étaient pas encore tout à fait « installés » et, bien qu'on leur reconnût assez volontiers la qualité de « cadres », ils n'avaient ni les garanties, ni les mois doubles, ni les primes des personnels réguliers attachés par contrat. *L'Express* conseillait donc, sous couleur de petites boutiques pas chères et sympathiques (le patron est un copain, il vous offre un verre et un club-sandwich pendant que vous faites votre choix), des officines où le goût du jour exigeait, pour être convenablement perçu, une amélioration radicale de l'installation précédente : les murs blanchis à la chaux étaient indispensables, la moquette tête-de-nègre était nécessaire, et seul un dallage hétérogène en mosaïque vieillotte pouvait prétendre la remplacer; les poutres apparentes étaient de rigueur, et le petit escalier intérieur, la vraie cheminée, avec son feu, les meubles campagnards, ou mieux encore provençaux, fortement recommandés. Ces transformations, qui se multipliaient à travers Paris, affectant indifféremment libraires, galeries de tableaux, merceries, magasins de frivolités et d'ameublement, épiceries

même (il n'était pas rare de voir un ancien petit détaillant crève-la-faim devenir Maître-Fromager, avec un tablier bleu qui faisait très connaisseur et une boutique de poutres et de pailles...), ces transformations, donc, entraînaient, plus ou moins légitimement, une hausse des prix telle que l'acquisition d'une robe de laine sauvage imprimée à la main, d'un twin-set de cashmere tissé par une vieille paysanne aveugle des îles Orcades (*exclusive, genuine, vegetable dyed, hand-spun, hand-woven*), ou d'une somptueuse veste mi-jersey, mi-peau (pour le weed-end, pour la chasse, pour la voiture), s'y révélait constamment impossible. Et de même qu'ils lorgnaient les antiquaires, mais ne comptaient, pour se meubler, que sur les ventes campagnardes ou sur les salles les moins fréquentées de l'Hôtel Drouot (où ils allaient, d'ailleurs, moins souvent qu'ils ne l'auraient voulu), de même, tous autant qu'ils étaient, n'enrichissaient-ils leurs garde-robes qu'en fréquentant assidûment le marché aux Puces, ou, deux fois l'an, certaines ventes de charité organisées par de vieilles Anglaises au profit des œuvres de la St-George English Church, et où abondaient des rebuts – tout à fait acceptables, cela va sans dire – de diplomates. Ils en éprouvaient souvent quelque gêne : il leur fallait se frayer un chemin au milieu d'une foule épaisse et

farfouiller dans un tas d'horreurs – les Anglais n'ont pas toujours le goût qu'on leur reconnaît –, avant d'y dénicher une cravate superbe, mais sans doute trop frivole pour un secrétaire d'ambassade, ou une chemise qui avait été parfaite, ou une jupe qu'il faudrait raccourcir. Mais, bien sûr, c'était cela ou rien du tout : la disproportion, partout décelable, entre la qualité de leurs goûts vestimentaires (rien n'était trop beau pour eux) et la quantité d'argent dont ils disposaient en temps ordinaire était un signe évident, mais en fin de compte secondaire, de leur situation concrète : ils n'étaient pas les seuls; plutôt que d'acheter en solde, comme cela se pratiquait partout, trois fois par an, ils préféraient les seconde main. Dans le monde qui était le leur, il était presque de règle de désirer toujours plus qu'on ne pouvait acquérir. Ce n'était pas eux qui l'avaient décrété; c'était une loi de la civilisation, une donnée de fait dont la publicité en général, les magazines, l'art des étalages, le spectacle de la rue, et même, sous un certain aspect, l'ensemble des productions communément appelées culturelles, étaient les expressions les plus conformes. Ils avaient tort, dès lors, de se sentir, à certains instants, atteints dans leur dignité : ces petites mortifications – demander d'un ton peu assuré le prix de quelque chose, hésiter,

tenter de marchander, lorgner les devantures sans oser entrer, avoir envie, avoir l'air mesquin – faisaient elles aussi marcher le commerce. Ils étaient fiers d'avoir payé quelque chose moins cher, de l'avoir eu pour rien, pour presque rien. Ils étaient plus fiers encore (mais l'on paie toujours un peu trop cher le plaisir de payer trop cher) d'avoir payé très cher, le plus cher, d'un seul coup, sans discuter, presque avec ivresse, ce qui était, ce qui ne pouvait être que le plus beau, le seul beau, le parfait. Ces hontes et ces orgueils avaient la même fonction, portaient en eux les mêmes déceptions, les mêmes hargnes. Et ils comprenaient, parce que partout, tout autour d'eux, tout le leur faisait comprendre, parce qu'on le leur enfonçait dans la tête à longueur de journée, à coups de slogans, d'affiches, de néons, de vitrines illuminées, qu'ils étaient toujours un petit peu plus bas dans l'échelle, toujours un petit peu trop bas. Encore avaient-ils cette chance de n'être pas, loin de là, les plus mal lotis.

Ils étaient des « hommes nouveaux », des jeunes cadres n'ayant pas encore percé toutes leurs dents, des technocrates à mi-chemin de la réussite. Ils venaient, presque tous, de la petite-bourgeoisie, et ses valeurs, pensaient-ils, ne leur suffisaient plus : ils lorgnaient avec envie, avec déses-

poir, vers le confort évident, le luxe, la perfection des grands bourgeois. Ils n'avaient pas de passé, pas de tradition. Ils n'attendaient pas d'héritage. Parmi tous les amis de Jérôme et de Sylvie, un seul venait d'une famille riche et solide : des négociants drapiers du Nord; une fortune cosue et compacte; des immeubles à Lille, des titres, une gentilhommière aux environs de Beauvais, de l'orfèvrerie, des bijoux, des pièces entières de meubles centenaires. Pour tous les autres, l'enfance avait eu pour cadre des salles à manger et des chambres à coucher façon Chippendale ou façon rustique normand, telles qu'on commençait à les concevoir à l'aube des années trente : des lits de milieu recouverts de taffetas ponceau, des armoires à trois portes agrémentées de glaces et de dorures, des tables effroyablement carrées, aux pieds tournés, des portemanteaux en faux bois de cerf. Là, le soir, sous la lampe familiale, ils avaient fait leurs devoirs. Ils avaient descendu les ordures, ils étaient « allés au lait », ils étaient sortis en claquant la porte. Leurs souvenirs d'enfance se ressemblaient, comme étaient presque identiques les chemins qu'ils avaient suivis, leur lente émergence hors du milieu familial, les perspectives qu'ils semblaient s'être choisies.

Ils étaient donc de leur temps. Ils étaient bien dans leur peau. Ils n'étaient pas, disaient-ils, tout à fait dupes. Ils savaient garder leurs distances. Ils étaient décontractés, ou du moins tentaient de l'être. Ils avaient de l'humour. Ils étaient loin d'être bêtes.

Une analyse poussée aurait décelé aisément, dans le groupe qu'ils formaient, des courants divergents, des antagonismes sourds. Un sociomètre tatillon et sourcilieux eût tôt fait de découvrir des clivages, des exclusions réciproques, des inimitiés latentes. Il arrivait parfois que l'un ou l'autre d'entre eux, à la suite d'incidents plus ou moins fortuits, de provocations larvées, de mésententes à demi-mot, semât la discorde au sein du groupe. Alors, leur belle amitié s'écroulait. Ils découvraient, avec une stupeur feinte, qu'Un Tel, qu'ils croyaient généreux, était la mesquinerie même, que tel autre n'était qu'un égoïste sec. Des tiraillements survenaient, des ruptures se consumaient. Ils prenaient parfois un malin plaisir à se monter les uns contre les autres. Ou bien, c'étaient des bouderies trop longues, des périodes de distance marquée, de froideur. Ils s'évitaient et se justifiaient sans cesse de s'éviter, jusqu'à ce que sonnât l'heure des pardons, des oublis, des réconciliations cha-

leureuses. Car, en fin de compte, ils ne pouvaient se passer les uns des autres.

Ces jeux les occupaient fort et ils y passaient un temps précieux qu'ils auraient pu, sans mal, utiliser à toute autre chose. Mais ils étaient ainsi faits que, quelque humeur qu'ils en eussent parfois, le groupe qu'ils formaient les définissait presque entièrement. Ils n'avaient pas, hors de lui, de vie réelle. Ils avaient pourtant la sagesse de ne pas se voir trop souvent, de ne pas toujours travailler ensemble, et même, ils faisaient l'effort de conserver des activités individuelles, des zones privées où ils pouvaient s'échapper, où ils pouvaient oublier un peu, non pas le groupe lui-même, la mafia, l'équipe, mais, bien sûr, le travail qui le sous-tendait. Leur vie presque commune rendait plus faciles les études, les départs en province, les nuits d'analyse ou de rédaction des rapports; mais elle les y condamnait aussi. C'était, on peut le dire, leur drame secret, leur faiblesse commune. C'était ce dont ils ne parlaient jamais.

Leur plus grand plaisir était d'oublier ensemble, c'est-à-dire de se distraire. Ils adoraient boire, d'abord, et ils buvaient beaucoup, souvent, ensemble. Ils fréquentaient le *Harry's New York Bar*, rue Daunou, les cafés du Palais-Royal, le *Balzar*, *Lipp*, et quelques autres. Ils aimaient la bière de

Munich, la Guinness, le gin, les punchs bouillants ou glacés, les alcools de fruits. Ils consacraient parfois des soirées entières à boire, resserrés autour de deux tables rapprochées pour la circonstance, et ils parlaient, interminablement, de la vie qu'ils auraient aimé mener, des livres qu'ils écriraient un jour, des travaux qu'ils aimeraient entreprendre, des films qu'ils avaient vus ou qu'ils allaient voir, de l'avenir de l'humanité, de la situation politique, de leurs vacances prochaines, de leurs vacances passées, d'une sortie à la campagne, d'un petit voyage à Bruges, à Anvers ou à Bâle. Et parfois, se plongeant de plus en plus dans ces rêves collectifs, sans chercher à s'en éveiller, mais les relançant sans cesse avec une complicité tacite, ils finissaient par perdre tout contact avec la réalité. Alors, de temps en temps, une main simplement émergeait du groupe : le garçon arrivait, emportait les grès vides et en rapportait d'autres et bientôt la conversation, s'épaississant de plus en plus, ne roulait plus que sur ce qu'ils venaient de boire, sur leur ivresse, sur leur soif, sur leur bonheur.

Ils étaient épris de liberté. Il leur semblait que le monde entier était à leur mesure; ils vivaient au rythme exact de leur soif, et leur exubérance était inextinguible; leur enthousiasme ne connaissait

plus de bornes. Ils auraient pu marcher, courir, danser, chanter toute la nuit.

Le lendemain, ils ne se voyaient pas. Les couples restaient enfermés chez eux, à la diète, écœurés, abusant de cafés noirs et de cachets effervescents. Ils ne sortaient qu'à la nuit tombée, allaient manger dans un snack-bar cher un steak nature. Ils prenaient des décisions draconiennes : ils ne fumeraient plus, ne boiraient plus, ne gaspilleraient plus leur argent. Ils se sentaient vides et bêtes et, dans le souvenir qu'ils gardaient de leur mémorable beuverie, s'inséraient toujours une certaine nostalgie, un énervement incertain, un sentiment ambigu, comme si le mouvement même qui les avait portés à boire n'avait fait qu'aviver une incompréhension plus fondamentale, une irritation plus insistante, une contradiction plus fermée dont ils ne pouvaient se distraire.

Où bien, chez l'un ou chez l'autre, ils organisaient des dîners presque monstrueux, de véritables fêtes. Ils n'avaient, la plupart du temps, que des cuisines exiguës, parfois impraticables, et des vaisselles dépareillées dans lesquelles se perdaient quelques pièces un peu nobles. Sur la table, des verres taillés d'une finesse extrême voisinaient avec des verres à moujarde, des couteaux de cuisine avec

des petites cuillers d'argent armoriées.

Ils revenaient de la rue Mouffetard, tous ensemble, les bras chargés de victuailles, avec des cageots entiers de melons et de pêches, des paniers remplis de fromages, des gigots, des volailles, des bourriches d'huîtres en saison, des terrines, des œufs de poisson, des bouteilles enfin, par casiers entiers, de vin, de porto, d'eau minérale, de Coca-Cola.

Ils étaient neuf ou dix. Ils emplissaient l'appartement étroit qu'éclairait une seule fenêtre donnant sur la cour; un canapé recouvert de velours râpeux occupait au fond l'intérieur d'une alcôve; trois personnes y prenaient place, devant la table servie, les autres s'installaient sur des chaises dépareillées, sur des tabourets. Ils mangeaient et buvaient pendant des heures entières. L'exubérance et l'abondance de ces repas étaient curieuses: à vrai dire, d'un strict point de vue culinaire, ils mangeaient de façon médiocre: rôtis et volailles ne s'accompagnaient d'aucune sauce: les légumes étaient, presque invariablement, des pommes de terre sautées ou cuites à l'eau, ou même, en fin de mois, comme plats de résistance, des pâtes ou du riz accompagné d'olives et de quelques anchois. Ils ne faisaient aucune recherche; leurs préparations les plus complexes étaient le melon au porto, la banane flam-

bée, le concombre à la crème. Il leur fallut plusieurs années pour s'apercevoir qu'il existait une technique, sinon un art, de la cuisine, et que tout ce qu'ils avaient par-dessus tout aimé manger n'était que produits bruts, sans apprêt ni finesse.

Ils témoignaient en cela, encore une fois, de l'ambiguïté de leur situation : l'image qu'ils se faisaient d'un festin correspondait trait pour trait aux repas qu'ils avaient longtemps exclusivement connus, ceux des restaurants universitaires : à force de manger des biftecks minces et coriaces, ils avaient voué aux chateaubriands et aux filets un véritable culte. Les viandes en sauce – et même ils se méfièrent longtemps des pot-au-feu – ne les attiraient pas; ils gardaient un souvenir trop net des bouts de gras nageant entre trois ronds de carottes, dans l'intime voisinage d'un petit-suisse affaîssé et d'une cuillerée de confiture gélatineuse. D'une certaine manière, ils aimaient tout ce qui niait la cuisine et exaltait l'apparat. Ils aimaient l'abondance et la richesse apparentes; ils refusaient la lente élaboration qui transforme en mets des produits ingrats et qui implique un univers de sauteuses, de marmites, de hachoirs, de chinois, de fourneaux. Mais la vue d'une charcuterie, parfois, les faisait presque défaillir, parce que tout y est consommable, tout de suite : ils aimaient

les pâtés, les macédoines ornées de guirlandes de mayonnaise, les roulés de jambon et les bœufs en gelée : ils y succombaient trop souvent, et le regrettaient, une fois leurs yeux satisfaits, à peine avaient-ils enfoncé leur fourchette dans la gelée rehaussée d'une tranche de tomate et de deux brins de persil : car ce n'était, après tout, qu'un œuf dur.

Il y avait, surtout, le cinéma. Et c'était sans doute le seul domaine où leur sensibilité avait tout appris. Ils n'y devaient rien à des modèles. Ils appartenaient, de par leur âge, de par leur formation, à cette première génération pour laquelle le cinéma fut, plus qu'un art, une évidence; ils l'avaient toujours connu, et non pas comme forme balbutiante, mais d'emblée avec ses chefs-d'œuvre, sa mythologie. Il leur semblait parfois qu'ils avaient grandi avec lui, et qu'ils le comprenaient mieux que personne avant eux n'avait su le comprendre.

Ils étaient cinéphiles. C'était leur passion première; ils s'y adonnaient chaque soir, ou presque. Ils aimaient les images, pour peu qu'elles soient belles, qu'elles les entraînent, les ravissent, les fascinent. Ils aimaient la conquête de l'espace, du temps, du mouvement, ils aimaient le tourbillon des rues de New York, la torpeur des

tropiques, la violence des saloons. Ils n'étaient, ni trop sectaires, comme ces esprits obtus qui ne jurent que par un seul Eisenstein, Bunuel, ou Antonioni, ou encore – il faut de tout pour faire un monde – Carné, Vidor, Aldrich ou Hitchcock, ni trop éclectiques, comme des individus infantiles qui perdent tout sens critique et crient au génie pour peu qu'un ciel bleu soit bleu ciel, ou que le rouge léger de la robe de Cyd Charisse tranche sur le rouge sombre du canapé de Robert Taylor. Ils ne manquaient pas de goût. Ils avaient une forte prévention contre le cinéma dit sérieux, qui leur faisait trouver plus belles encore les œuvres que ce qualificatif ne suffisait pas à rendre vaines (mais tout de même, disaient-ils, et ils avaient raison, *Marienbad*, quelle merde!), une sympathie presque exagérée pour les westerns, les thrillers, les comédies américaines, et pour ces aventures étonnantes, gonflées d'envolées lyriques, d'images somptueuses, de beautés fulgurantes et presque inexplicables, qu'étaient, par exemple – ils s'en souvenaient toujours –, *Lola*, *la Croisée des Destins*, *les Ensorcelés*, *Ecrit sur du Vent*.

Ils allaient rarement au concert, moins encore au théâtre. Mais ils se rencontraient sans s'être donné rendez-vous à la Cinéma-thèque, au Passy, au Napoléon, ou dans ces petits cinémas de quartier – le Kursaal aux

Gobelins, le Texas à Montparnasse, le Bikini, le Mexico place Clichy, l'Alcazar à Belleville, d'autres encore, vers la Bastille ou le Quinzième, ces salles sans grâce, mal équipées, que semblait ne fréquenter qu'une clientèle composite de chômeurs, d'Algériens, de vieux garçons, de cinéphiles, et qui programmaient, dans d'infâmes versions doublées, ces chefs-d'œuvre inconnus dont ils se souvenaient depuis l'âge de quinze ans, ou ces films réputés géniaux, dont ils avaient la liste en tête et que, depuis des années, ils tentaient vainement de voir. Ils gardaient un souvenir émerveillé de ces soirées bénies où ils avaient découvert, ou redécouvert, presque par hasard, *le Corsaire rouge*, ou *le Monde lui appartient*, ou *les Forbans de la Nuit*, ou *My Sister Eileen*, ou *les Cinq mille doigts du Docteur T*. Hélas, bien souvent, il est vrai, ils étaient atrocement déçus. Ces films qu'ils avaient attendus si longtemps, feuilletant presque fébrilement, chaque mercredi, à la première heure, *l'Officiel des Spectacles*, ces films dont on leur avait assuré un peu partout qu'ils étaient admirables, il arrivait parfois qu'ils fussent enfin annoncés. Ils se retrouvaient au complet dans la salle, le premier soir. L'écran s'éclairait et ils frémissaient d'aise. Mais les couleurs dataient, les images sautillaient, les femmes avaient terriblement vieilli; ils sortaient; ils étaient

tristes. Ce n'était pas le film dont ils avaient rêvé. Ce n'était pas ce film total que chacun parmi eux portait en lui, ce film parfait qu'ils n'auraient su épuiser. Ce film qu'ils auraient voulu faire. Ou, plus secrètement sans doute, qu'ils auraient voulu vivre.

Ainsi vivaient-ils, eux et leurs amis, dans leurs petits appartements encombrés et sympathiques, avec leurs balades et leurs films, leurs grands repas fraternels, leurs projets merveilleux. Ils n'étaient pas malheureux. Certains bonheurs de vivre, furtifs, évanescents, illuminaient leurs journées. Certains soirs, après avoir dîné, ils hésitaient à se lever de table; ils finissaient une bouteille de vin, grignotaient des noix, allumaient des cigarettes. Certaines nuits, ils ne parvenaient pas à s'endormir, et, à moitié assis, calés contre les oreillers, un cendrier entre eux, ils parlaient jusqu'au matin. Certains jours, ils se promenaient en bavardant pendant des heures entières. Ils se regardaient en souriant dans les glaces des devantures. Il leur semblait que tout était parfait; ils marchaient librement, leurs mouvements étaient déliés, le temps ne semblait plus les atteindre. Il leur suffi-

sait d'être là, dans la rue, un jour de froid sec, de grand vent, chaudement vêtus, à la tombée du jour, se dirigeant sans hâte, mais d'un bon pas, vers une demeure amie, pour que le moindre de leurs gestes – allumer une cigarette, acheter un cornet de marrons chauds, se faufiler dans la cohue d'une sortie de gare – leur apparaisse comme l'expression évidente, immédiate, d'un bonheur inépuisable.

Ou bien, certaines nuits d'été, ils marchaient longuement dans des quartiers presque inconnus. Une lune parfaitement ronde brillait haut dans le ciel et projetait sur toutes les choses une lumière feutrée. Les rues, désertes et longues, larges, sonores, résonnaient sous leurs pas synchrones. De rares taxis passaient lentement, presque sans bruit. Alors ils se sentaient les maîtres du monde. Ils ressentaient une exaltation inconnue, comme s'ils avaient été détenteurs de secrets fabuleux, de forces inexpriables. Et, se donnant la main, ils se mettaient à courir, ou jouaient à la marelle, ou couraient à cloche-pied le long des trottoirs et hurlaient à l'unisson les grands airs de *Così fan tutte* ou de la *Messe en si*.

Ou bien, ils poussaient la porte d'un petit restaurant, et, avec une joie presque rituelle, ils se laissaient pénétrer par la chaleur ambiante, par le cliquetis des fourchet-

tes, le tintement des verres, le bruit feutré des voix, les promesses des nappes blanches. Ils choisissaient leur vin avec componction, déplaient leur serviette, et il leur semblait alors, bien au chaud, en tête à tête, fumant une cigarette qu'ils allaient écraser un instant plus tard, à peine entamée, lorsque arriveraient les hors-d'œuvre, que leur vie ne serait que l'inépuisable somme de ces moments propices et qu'ils seraient toujours heureux, parce qu'ils méritaient de l'être, parce qu'ils savaient rester disponibles, parce que le bonheur était en eux. Ils étaient assis l'un en face de l'autre, ils allaient manger après avoir eu faim, et toutes ces choses – la nappe blanche de grosse toile, la tache bleue d'un paquet de gitanes, les assiettes de faïence, les couverts un peu lourds, les verres à pied, la corbeille d'osier pleine de pain frais – composaient le cadre toujours neuf d'un plaisir presque viscéral, à la limite de l'engourdissement : l'impression, presque exactement contraire et presque exactement semblable à celle que procure la vitesse, d'une formidable stabilité, d'une formidable plénitude. A partir de cette table servie, ils avaient l'impression d'une synchronie parfaite : ils étaient à l'unisson du monde, ils y baignaient, ils y étaient à l'aise, ils n'avaient rien à craindre.

Peut-être savaient-ils, un peu mieux que

les autres, déchiffrer, ou même susciter, ces signes favorables. Leurs oreilles, leurs doigts, leur palais, comme s'ils avaient été constamment à l'affût, n'attendaient que ces instants propices, qu'un rien suffisait à déclencher. Mais, dans ces moments où ils se laissaient emporter par un sentiment de calme plat, d'éternité, que nulle tension ne venait troubler, où tout était équilibré, délicieusement lent, la force même de ces joies exaltait tout ce qu'il y avait en elles d'éphémère et de fragile. Il ne fallait pas grand-chose pour que tout s'écroule : la moindre fausse note, un simple moment d'hésitation, un signe un peu trop grossier, leur bonheur se disloquait; il redevenait ce qu'il n'avait jamais cessé d'être, une sorte de contrat, quelque chose qu'ils avaient acheté, quelque chose de fragile et de pitoyable, un simple instant de répit qui les renvoyait avec violence à ce qu'il y avait de plus dangereux, de plus incertain dans leur existence, dans leur histoire.

L'ennui, avec les enquêtes, c'est qu'elles ne durent pas. Dans l'histoire de Jérôme et de Sylvie était déjà inscrit le jour où ils devraient choisir : ou bien connaître le chômage, le sous-emploi, ou bien s'intégrer plus solidement à une agence, y entrer à plein temps, y devenir cadre. Ou bien changer de métier, trouver un job ailleurs, mais

ce n'était que déplacer le problème. Car si l'on admet aisément, de la part d'individus qui n'ont pas encore atteint la trentaine, qu'ils conservent une certaine indépendance et travaillent à leur guise, si même on apprécie parfois leur disponibilité, leur ouverture d'esprit, la variété de leur expérience, ou ce que l'on appelle encore leur polyvalence, on exige en revanche, assez contradictoirement d'ailleurs, de tout futur collaborateur, qu'une fois passé le cap des trente ans (faisant ainsi, justement, des trente ans un cap), il fasse preuve d'une stabilité certaine, et que soient garantis sa ponctualité, son sens du sérieux, sa discipline. Les employeurs, particulièrement dans la publicité, ne se refusent pas seulement à embaucher des individus ayant dépassé trente-cinq ans, ils hésitent à faire confiance à quelqu'un qui, à trente ans, n'a jamais été *attaché*. Quant à continuer, comme si de rien n'était, à ne les utiliser qu'épisodiquement, cela même est impossible : l'instabilité ne fait pas sérieux; à trente ans, l'on se doit d'être arrivé, ou bien l'on n'est rien. Et nul n'est arrivé s'il n'a trouvé sa place, s'il n'a creusé son trou, s'il n'a ses clés, son bureau, sa petite plaque.

Jérôme et Sylvie pensaient souvent à ce problème. Ils avaient encore quelques années devant eux, mais la vie qu'ils menaient, la paix, toute relative, qu'ils

connaissaient, ne seraient jamais acquises. Tout irait en s'effritant; il ne leur resterait rien. Ils ne se sentaient pas écrasés par leur travail, leur vie était assurée, vaille que vaille, bon an mal an, tant bien que mal, sans qu'un métier l'épuise à lui seul. Mais cela ne devait pas durer.

On ne reste jamais très longtemps simple enquêteur. A peine formé, le psychosociologue gagne au plus vite les échelons supérieurs : il devient sous-directeur ou directeur d'agence, ou trouve dans quelque grande entreprise une place enviée de chef de service, chargé du recrutement du personnel, de l'orientation, des rapports sociaux, ou de la politique commerciale. Ce sont de belles situations : les bureaux sont recouverts de moquette; il y a deux téléphones, un dictaphone, un réfrigérateur de salon et même, parfois, un tableau de Bernard Buffet sur l'un des murs.

Hélas, pensaient souvent et se disaient parfois Jérôme et Sylvie, qui ne travaille pas ne mange pas, certes, mais qui travaille ne vit plus. Ils croyaient en avoir fait l'expérience, jadis, pendant quelques semaines. Sylvie était devenue documentaliste dans un bureau d'études, Jérôme codait et décodait des interviews. Leurs conditions de travail étaient plus qu'agréables : ils arrivaient quand bon leur semblait, lisaient leur journal au bureau, descendaient fré-

quemment boire une bière ou un café, et même, ils ressentait pour le travail qu'ils effectuaient, en traînant, une sympathie certaine, qu'encourageait la très vague promesse d'un engagement solide, d'un contrat en bonne et due forme, d'une promotion accélérée. Mais ils ne tinrent pas longtemps. Leurs réveils étaient effroyablement maussades; leurs retours, chaque soir, dans les métros bondés, pleins de rancœurs; ils se laissaient tomber, abrutis, sales, sur leur divan, et ne rêvaient plus que de longs week-ends, de journées vides, de grasses matinées.

Ils se sentaient enfermés, pris au piège, faits comme des rats. Ils ne pouvaient s'y résigner. Ils croyaient encore que tant et tant de choses pouvaient leur arriver, que la régularité même des horaires, la succession des jours, des semaines, leur semblaient une entrave qu'ils n'hésitaient pas à qualifier d'infamale. C'était pourtant, en tout état de cause, le début d'une belle carrière: un bel avenir s'ouvrait devant eux; ils en étaient à ces instants épiques où le patron vous jauge un jeune homme, se félicite *in petto* de l'avoir pris, s'empresse de le former, de le façonner à son image, l'invite à dîner, lui tape sur le ventre, lui ouvre, d'un seul geste, les portes de la fortune.

Ils étaient stupides – combien de fois se

répétèrent-ils qu'ils étaient stupides, qu'ils avaient tort, qu'ils n'avaient, en tout cas, pas plus raison que les autres, ceux qui s'acharnent, ceux qui grimpent – mais ils aimaient leurs longues journées d'inaction, leurs réveils paresseux, leurs matinées au lit, avec un tas de romans policiers et de science-fiction à côté d'eux, leurs promenades dans la nuit, le long des quais, et le sentiment presque exaltant de liberté qu'ils ressentaient certains jours, le sentiment de vacances qui les prenait chaque fois qu'ils revenaient d'une enquête en province.

Ils savaient, bien sûr, que tout cela était faux, que leur liberté n'était qu'un leurre. Leur vie était plus marquée par leurs recherches presque affolées de travail, lorsque, cela était fréquent, une des agences qui les employait faisait faillite ou s'absorbait dans une autre plus grande, par leurs fins de semaine où les cigarettes étaient comptées, par le temps qu'ils perdaient, certains jours, à se faire inviter à dîner.

Ils étaient au cœur de la situation la plus banale, la plus bête du monde. Mais ils avaient beau savoir qu'elle était banale et bête, ils y étaient cependant; l'opposition entre le travail et la liberté ne constituait plus, depuis belle lurette, s'étaient-ils laissé dire, un concept rigoureux; mais c'est pourtant ce qui les déterminait d'abord.

